

GRANDEUR ET MISÈRE
DE L'ARMÉE ROUGE

*JEAN LOPEZ
ET LASHA OTKHMEZURI*

GRANDEUR ET MISÈRE DE L'ARMÉE ROUGE

Témoignages inédits 1941-1945

*ÉDITIONS DU SEUIL
25, bd Romain-Rolland, Paris XIV^e*

ISBN 978-2-02-103867-5

© Elena Bonner, pour le premier chapitre

© Nikolai Nikouline, pour le chapitre 10

© Éditions du Seuil, avril 2011, pour les chapitres 2, 3, 4, 5, 6, 7, 8, 9, 11 et 12

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Introduction

Les douze textes présentés ici sont, à l'exception de deux d'entre eux, le résultat d'interviews menées, en face à face ou au téléphone, durant le printemps et l'été 2010, en Russie, en Ukraine, en Géorgie et aux États-Unis. Les deux exceptions sont celles de messieurs Nikouline et Govariov. Nikolai Nikolaevitch Nikouline est décédé en 2009 ; sa veuve a accepté que soient publiés ici des extraits de son livre de souvenirs *Vospominanya o voynie*. Alexeï Semionovitch Govariov, mort en 1997, a laissé une disquette relatant, en anglais, son expérience de la guerre, disquette parvenue par des chemins détournés jusqu'à l'un des deux auteurs du présent ouvrage.

Interviews, livre et disquette recueillent les mots de onze hommes et d'une femme qui ont en commun d'avoir endossé l'uniforme de l'Armée rouge entre 1941 et 1945, plus longtemps pour certains. Tous sont des vétérans de la Grande Guerre patriotique, ainsi que les Soviétiques hier et les Russes aujourd'hui appelaient et appellent toujours le conflit germano-soviétique, déclenché le 22 juin 1941 par une attaque surprise, clos le 9 mai 1945 à Berlin et à Prague. Les témoins sont tous très âgés – entre 85 et 92 ans. Il était plus que temps de recueillir leur parole, d'autant plus qu'en Russie l'espérance de vie des hommes, comparée à celle de la France, est inférieure de douze années. Mais leur mémoire est étonnamment fraîche, et les affects attachés aux souvenirs toujours vivaces. Au cours des interviews, les larmes ont coulé, les voix se sont brisées, de longs silences se sont installés et il a fallu fractionner plus d'une fois l'entretien. Bien sûr, il s'agit de souvenirs élaborés et réélaborés durant plus d'un

demi-siècle, transformés, déformés, reformés par des lectures, des jugements émis bien longtemps après les faits. Il n'empêche : le lecteur reconnaîtra l'accent de la vérité. La source de ces affects et de cette vérité tient à l'immensité du traumatisme engendré par la Grande Guerre patriotique, traumatisme individuel et collectif, instrumentalisé par les pouvoirs successifs – Staline et Brejnev hier, Poutine aujourd'hui – mais jamais apaisé, jamais surmonté. Les douze témoins avaient soif de parler. Chacun l'a fait, parfois jusqu'à l'épuisement, mais la durée des entretiens a varié, entre trois et onze heures. Lorsque le discours se perdait ou tournait en rond, l'intervieweur a relancé en s'appuyant sur un questionnaire type, qui constitue l'ossature d'une partie des interviews. Celles-ci ne sont pas livrées sous la forme d'un verbatim, qui aurait été fastidieux, mais d'une réécriture que nous avons voulue la plus fidèle possible à la conversation originale. Chaque interviewé a relu « son » texte, en français ou en traduction russe, et l'a parfois retouché.

On doit à Staline cette appellation singulière de « Grande Guerre patriotique ». Il l'utilise pour la première fois dans son discours radiodiffusé du 3 juillet 1941. Discours dramatique dont se souviennent tous les témoins qui ont pu l'entendre, parfois avec une précision stupéfiante. « Il était sans assurance, sans aplomb, sa gorge était sèche, on entendait qu'il buvait de l'eau » (Grigory Pomeranz). Douze jours après le début de l'agression allemande, Staline s'adresse enfin aux 170 millions de Soviétiques. Il lit durant douze minutes d'une voix lente, monocorde, mêlant patriotisme russe et soviétique – plus une pointe d'accent religieux décelable dans ce fameux *brat'ia y siostry*, « frères et sœurs », posé dès l'adresse. Sur presque 2 000 mots, on ne trouve pas une fois le substantif « communisme » ou l'adjectif « communiste », ou « bolchevique »... Cette guerre, dit Staline, est une « guerre patriotique de libération ». L'expression est datée et tous les Russes savent d'où elle vient : depuis le XIX^e siècle, on l'utilise pour désigner la lutte contre la Grande Armée de Napoléon en 1812. Mais cette guerre ainsi posée dans la continuité de l'histoire russe, prévient cependant Staline, « ne peut pas être considérée comme une

guerre ordinaire. Elle n'est pas seulement une guerre entre deux armées ; elle est aussi une grande guerre du peuple soviétique tout entier contre l'armée fasciste allemande ». La grande guerre du peuple soviétique tout entier : voici posée la première pierre du grand mythe dont l'Union soviétique va se nourrir jusqu'à sa fin.

De 1945 à 1991, une masse énorme de souvenirs, de romans, de poésies, de pièces, de chansons, de scénarios de cinéma, a traité de la guerre en sacrifiant au mythe, bon gré mal gré. La censure a veillé à ce que rien ne vienne l'entamer, le contester ou le détourner. La tâche des censeurs a été immense car rien n'avait préparé l'appareil de propagande à faire face à une guerre défensive, à un conflit gigantesque et sauvage mené jusqu'au cœur même de la Russie. Les littérateurs se sont retrouvés devant la nécessité de mettre en forme et de donner un sens à une multitude d'expériences psychologiques et physiques qu'ils n'avaient pas eu à traiter jusque-là : la mort, la mutilation, la peur, le froid, la faim, l'amour bafoué, la solitude, le contact avec l'étranger, la trahison, l'exposition massive à une propagande non soviétique, etc. Le mythe de la Grande Guerre patriotique est la réponse du couple littérateurs-censeurs à ces besoins ressentis non seulement par les 30 millions d'hommes et de femmes sous l'uniforme mais encore par tous les membres d'une société mobilisée avec une intensité et sur une échelle inconnues de tout autre belligérant.

Parmi les exemples de traitement littéraire du mythe, un des plus connus est celui d'*Un homme véritable*, gros récit publié en 1946 par le correspondant de guerre de la *Pravda* Boris Polevoï¹. Immense succès populaire attesté par trente éditions (!), et à l'origine de celui du film éponyme d'Alexandre Stolper, tourné en 1948. Le livre de Polevoï raconte la guerre du pilote de chasse Alexeï Petrovitch Mares'ev (1916-2001). Abattu en avril 1942 au-dessus des lignes allemandes, Mares'ev, grièvement brûlé, se brise en outre une jambe au cours de l'atterrissage forcé. Il

1. L'ouvrage a été traduit en 1950 chez Les Éditeurs Français Réunis (*Un homme véritable*), en anglais en 1952 (*The Story of a Real Man*) et réédité en 1970 chez Greenwood Press.

parcourt 40 kilomètres en dix-huit jours en rampant sur les coudes et les genoux, échappe aux patrouilles allemandes en se jetant dans l'eau glacée des marais et finit par rejoindre les lignes soviétiques. Épuisé, les membres inférieurs nécrosés, Mares'ev subit une double amputation des jambes. Équipé de deux prothèses, il demande à retourner au combat, intègre le 63^e régiment aérien de chasseurs de la Garde et parvient à abattre encore sept avions allemands, portant son score à onze. Titulaire des plus hautes décorations, il devient en septembre 1956 secrétaire exécutif du puissant comité des vétérans de la Grande Guerre patriotique. Mares'ev est la réponse héroïque et mythique aux problèmes – la douleur, la mutilation, la captivité, le retour au combat – qu'ont eu à affronter des centaines de milliers de pilotes et de soldats soviétiques. Chaque vétéran a pu se sentir grandi par cette image héroïque proposée à l'admiration de la société ; chacun a dû souffrir, face à cette image surhumaine, de l'impossibilité de faire part de la nature réelle des souffrances subies.

Le mythe de la Grande Guerre patriotique n'est pas que l'affaire des écrivains. Chaque ville, chaque bourg a son monument aux morts ou son char T-34 hissé sur un socle en béton. Les musées de la guerre sont innombrables, comme les lieux de mémoire devenus de véritables lieux de pèlerinage : la colline du Kourgan Mamaï de Stalingrad, le port de Sébastopol, la plaine de Prokhorovka, les catacombes d'Odessa, la forteresse de Brest... Sous Brejnev, les vétérans ont été mobilisés par milliers pour porter le mythe dans les écoles sous une forme strictement définie à l'avance. L'un des auteurs de cet ouvrage se souvient de ses années de lycée en Union soviétique quand, durant les cours d'histoire, le professeur égrenait les raisons principales des revers de l'Armée rouge en 1941-1942. « On devait les savoir par cœur. C'était la seule chose qu'on nous demandait de savoir par cœur. C'était un credo religieux : aucune variation n'était tolérée. »

Avec le temps, le mythe de la Grande Guerre patriotique devint de plus en plus prégnant. Dans les années 1970, la crise générale de l'idéologie soviétique en fait même l'unique ciment de la société et de l'empire. L'expérience idéalisée de la Grande Guerre

patriotique a pris alors la place de la révolution d'octobre 1917 et de la guerre civile de 1918-1921, images démonétisées d'un régime qui n'était plus capable de regarder en face ses promesses originelles. La victoire est devenue le nouveau mythe fondateur du soviétisme et la principale réussite d'un pouvoir par ailleurs discrédité. Pour le dire simplement, la seule chose dont presque tous les Soviétiques étaient fiers, c'était de leur victoire sur le « fascisme ». La génération aux affaires dans les années Brejnev (1964-1984) s'est légitimée elle-même aux yeux des générations montantes par sa participation à la grande épreuve et par les souffrances qu'elle y a endurées. Au malaise des jeunes nés après guerre, le régime a répondu sèchement. En substance : Vos états d'âme, vos petites tragédies personnelles ne pèsent pas lourd face à ce que nous avons vécu entre 1941 et 1945. Aux revendications de consommation et de liberté portées par ces couches nouvelles, les dirigeants soviétiques ont opposé les incommensurables sacrifices de la génération du feu. D'où la nécessité où le régime s'est trouvé de faire ressasser par tous les *mass media* l'horreur et la grandeur de la Guerre patriotique. Le lecteur français retrouvera dans les témoignages ici rassemblés des échos de cette solidarité générationnelle des vétérans et du quasi-mépris porté à la « jeunesse d'aujourd'hui ».

Dans les années 1960 et 1970, quelques rares voix, souvent venues de l'Ouest ou passées à l'Ouest, écornent le mythe. Citons celles de Lev Kopelev¹ et de Piotr Grigorenko², deux

1. Lev S. Kopelev (1912-1997), capitaine en 1945, a tenté de s'opposer en Prusse-Orientale aux abominations quotidiennes dont il a été témoin. Dénoncé par des camarades, il est arrêté par le Smersh pour « propagation d'humanisme bourgeois et pitié envers l'ennemi », et condamné à dix ans de goulag. Dans les camps, il rencontre Soljenitsyne, qui fera son portrait dans *Le Premier Cercle* sous le nom de Lev Rubin. Libéré en 1954, il reprend ses activités d'écrivain et de germaniste, soutient la dissidence et connaît l'exil en 1981. Installé à Cologne, il œuvre dès lors à la réconciliation germano-russe.

2. Le général Piotr Grigorenko (1907-1987) est une figure éminente du mouvement dissident en URSS, fondateur du groupe d'Helsinki en Ukraine. Pendant la guerre, il a dirigé les états-majors de différentes armées. Dans les années 1960, il est l'une des premières voix protestataires en URSS. Dégradé, arrêté et jugé, il est incarcéré en asile psychiatrique. Libéré en 1966, il ne trouve pas de travail et est obligé de gagner sa vie comme garçon de restaurant. À la fin des années 1970, il émigre aux États-Unis. Son

vétérans anticonformistes. Mais ces dissidents, parce qu'ils touchent au mythe dominant, sont, plus qu'un Soljenitsyne, couverts d'opprobre, taxés de vlassovisme¹ et rejetés, aux côtés des « hitlériens », dans les « poubelles de l'Histoire ». Le régime exerce là sa fonction de chien de garde idéologique, mais les vétérans réagissent aussi avec violence à ce qui leur semble être une remise en question de la justesse de leur cause et de leurs souffrances.

L'Union soviétique disparaît en 1991. Les bouches s'ouvrent. Timidement, partiellement. D'autres histoires de la guerre se fraient petit à petit un chemin. Mais les associations de vétérans sont toujours là pour défendre le mythe. Elles trouvent des appuis solides dans la Russie d'Eltsine puis de Poutine, qui choisissent tous deux de conserver la Grande Guerre patriotique comme clé de voûte de la conscience nationale russe. En 1995 s'est ainsi construit à Moscou le gigantesque ensemble du Parc de la Victoire, en partie dédié au souvenir, toujours mythifié, du conflit germano-soviétique.

Les attaques contre le mythe viennent cependant moins de l'intérieur de la société russe que de l'ancienne périphérie de l'empire des Soviets. Les Baltes, dès leur indépendance en 1991, réécrivent l'histoire du conflit à travers le prisme de leurs propres souffrances. En Lettonie, chaque année, le 17 mars – jour de leur premier engagement contre l'Armée rouge, en 1944 –, les vétérans SS défilent devant les autorités du pays. À Tallin, le 26 avril 2007, le déplacement de la statue de bronze du soldat soviétique fait un mort, quarante blessés et déclenche un court « cyber-conflit » entre l'Estonie et la Russie. Le 22 janvier 2010, l'Ukraine élève Stepan Bandera (1909-1959) à la dignité de héros national : Bandera avait dirigé le combat des résistants ukrainiens de l'OUN

livre *Dans un sous-sol on ne peut rencontrer que des rats* est l'une des premières tentatives d'analyse des échecs de l'Armée rouge pendant la guerre. Il critique notamment Joukov avec sévérité, pour les énormes pertes, les exécutions infondées d'officiers et la déformation qu'il a fait subir à la vérité historique...

1. Du nom du général Andreï Vlassov (1900-1946) passé aux Allemands et figure soviétique du « félon ». Voir aussi note 2 p. 77.

contre l'Armée rouge, dont l'une des victimes de marque a été le colonel-général Vatoutine, l'un des chefs les plus populaires de la Grande Guerre patriotique. En Géorgie, les anciens de la division Bergmann sont réhabilités ; on érige à Tbilissi un monument à la mémoire de ceux qui sont « tombés pour la liberté du pays », où sont gravés les noms des soldats morts au ^{xx}^e siècle et durant la guerre russo-géorgienne de 2008, à l'exception de ceux des dizaines de milliers de Géorgiens tués durant la Grande Guerre patriotique. On lira dans le présent ouvrage le témoignage de Tariel Qoutateladzé, qui fut l'un de ces Géorgiens sous uniforme allemand.

Face à ces attaques périphériques, Moscou maintient le mythe contre vents et marées. Le manuel d'histoire rédigé en 2007 sous la direction d'Alexandre Filippov, proche de l'administration du président russe et destiné aux enseignants, revient même sur la déstalinisation de Khrouchtchev, plaçant Staline en posture de héros central de la Grande Guerre patriotique. En 2009 puis en 2010, il s'est trouvé un groupe de députés à la Douma, proches du parti poutinien « Russie unie », pour demander le vote d'une « loi mémorielle » qui réprimerait « toute tentative de déclarer criminelles les actions des pays membres de la coalition anti-hitlérienne ». Dans l'esprit de ces députés, la dénonciation des crimes de guerre de l'Armée rouge ou la réhabilitation des mouvements de collaboration avec les nazis entrent au premier chef dans le cadre du « révisionnisme » qu'ils entendent combattre.

Quel est le contenu de ce mythe ? Il faudrait un ouvrage complet pour en explorer toutes les facettes mais voici, à gros traits, quelques-uns de ses caractères. Le 22 juin 1941 – comme le 22 juin 1812 –, un peuple multinational se lève comme un seul homme pour défendre sa terre et chasser l'envahisseur. La guerre commence ce jour-là – et non pas le 23 août (pacte Molotov-Ribbentrop), le 17 septembre (invasion de la Pologne orientale par l'Armée rouge) ou le 20 novembre 1939 (agression de la Finlande), pas non plus en avril 1940 (annexion par la force des pays baltes et de la Bessarabie roumaine). Il n'y a pas d'avant le 22 juin : la Grande Guerre patriotique est un isolat au sein de la

Seconde Guerre mondiale. Ce peuple agressé sans raisons – ainsi se poursuit le récit mythique – a témoigné dans le combat d'un « héroïsme de masse », d'une résolution sans faille. Il a rejeté dans son immense majorité toute forme de collaboration avec l'ennemi. Il a repoussé tout chauvinisme, toute discrimination à l'encontre d'une de ses composantes nationales ou ethniques. Il a témoigné d'une solidarité sans faille avec son armée. Cette armée a été l'armée du peuple, égalitaire et fraternelle. Cette armée, sitôt ses frontières reconquises, a libéré les peuples opprimés, ouvert les camps, nourri les femmes et les enfants allemands, rempli son devoir internationaliste.

Les douze témoins dont les mots sont rassemblés ici étaient en 1941 des citoyens ordinaires : un paysan, des ouvriers, un orphelin misérable, des lycéens, des étudiants. Des Russes, des Juifs, un Géorgien. Après guerre, quelques-uns ont choisi le chemin de la dissidence – Elena Bonner, Grigory Pomeranz –, d'autres ont été marginalisés par leur judéité ; la majorité s'est bien réinsérée dans le système soviétique. Aujourd'hui, presque tous ont rompu avec tout ou partie du mythe de la Grande Guerre patriotique. Arrivés au soir de leur existence, ils sont plus ou moins parvenus à faire le tri entre la gloire et l'infamie, le massacre et le sacrifice, l'héroïsme et la survie.

Ces voix relatent des moments vécus qui ne cadrent pas avec la vulgate de la Grande Guerre patriotique. Elles nous parlent ainsi d'hommes qui prennent part à des actions militaires *avant* le 22 juin 1941, dans les pays baltes, en Roumanie, en Finlande... L'Union soviétique participait-elle donc déjà à la guerre mondiale ? Ces voix nous font croiser des collaborateurs soviétiques des Allemands, nombreux, présents partout, dans les villages, les kolkhozes, les camps de concentration, les camps de prisonniers de guerre. Elles nous montrent à l'œuvre des délateurs désignant au bourreau leurs camarades juifs, des Géorgiens et des Baltes endossant l'uniforme de l'ennemi, des officiers soviétiques, kapos de Buchenwald, plus cruels que les SS. Les « traîtres » ont-ils donc été légion ?

Uni, le peuple soviétique ? Allons donc ! Chacun mène sa guerre

avec ses propres objectifs, communistes, fils de koulaks déportés, Vieux-Croyants, fils et filles d'« ennemis du peuple », intellectuels, libérés du goulag, voyous de tout poil... Égalitaire et fraternelle, l'Armée rouge ? Pas un témoin n'omet de relever le mépris dont les Slaves accablent les « Asiatiques », ces Ouzbeks, ces Kazakhs incapables de faire face à l'ennemi. Et que dire de ces Juifs « qui font la guerre à Tachkent », objets d'une large détestation, avivée par la propagande allemande dont les échos, visiblement, passaient la ligne de front ? L'internationaliste Elena Bonner le dit sans détours : « Je suis devenue juive dans l'ambiance antisémite qui régnait dans l'armée. Je suis devenue juive à force d'entendre les anecdotes vulgaires sur les Juifs. » Beaucoup relèvent la distance entre officiers et troupiers, bien supérieure à celle qui existait dans la Wehrmacht. Un comble pour « l'Armée rouge des ouvriers et des paysans » ! « Les soldats ? Ils ont toujours été du fumier, surtout dans notre grande patrie et surtout à l'époque du socialisme » (Nikouline). Héroïques, ceux de Leningrad, de Kiev et de Moscou ? Mais, nous dit-on, le régime a détruit le musée de la défense de Leningrad, accusant les autorités de la ville de « falsification de la Grande Guerre patriotique ». À Kiev, on s'est dépêché de prendre les appartements des Juifs abattus à Babi Yar ou évacués vers l'intérieur du pays. Moscou elle-même, la ville-héros des héros, s'est vautrée dans une panique honteuse le 16 octobre 1941.

À mesure que défilent les témoins, le mythe s'émiette, le monolithe se fissure. On en savait déjà beaucoup, notamment grâce aux travaux des historiens anglo-saxons comme Alexander Dallin, Roger Reese, David Glantz, Robert Conquest, John Erickson, Catherine Merridale, David Glantz, Richard Overy... Mais là, ce sont des témoins, des acteurs, qui le disent. Le million de femmes qui a servi dans l'Armée rouge ? Les rapports étaient tout sauf fraternels. La menace, le chantage, pire parfois, contraignait les auxiliaires féminines à entrer dans le lit des officiers. L'internationalisme ? L'Armée rouge a pillé entre la Vistule et l'Elbe comme les hordes de Gengis Khan et de Batu. Et que dire du traitement des civils allemands ? C'est sur ce point que le tabou était le plus

épais, le silence le plus lourd. Seul Kopelev avait osé, dans les années 1970, et il avait payé cher son audace. L'arrivée de l'Armée rouge en Allemagne, c'est le déboulé d'une horde sauvage. Non pas l'héroïsme de masse, mais les viols en masse, les crimes de guerre innombrables, la quasi-impunité, l'encadrement complice de tout, depuis le maréchal jusqu'au sergent. « Nous avons eu le nazisme à l'envers. Les Allemands se comportaient selon un plan... Chez nous, tout se passait spontanément, à la slave... Les braves moujiks se sont transformés en monstres. Ils sont devenus effrayants et, dans la masse, ils ont muté en un type humain impossible à décrire » (Nikouline). « En février [...] toute l'armée a foncé vers la Baltique à travers la Poméranie. La Poméranie ! Aujourd'hui encore, je ne peux prononcer ce nom sans avoir mal au ventre. Nos hommes ont oublié tout ce qui faisait d'eux des hommes. Ma mère me disait souvent que les Russes étaient le peuple de Dieu. L'entrée en Allemagne a fait de nous le peuple du Malin » (Govariov). Pour Grigory Pomeranz, « ça a été une explosion de cruauté qui a cassé mon sentiment d'un accord moral total avec l'armée, accord qui s'était constitué au feu ».

Et cette armée, a-t-elle au moins été efficace ? Les témoins sont sévères avec elle, trop sans aucun doute si l'on en croit les historiens militaires. Vol, irresponsabilité, alcoolisme, incompétence criminelle, mépris de la vie du soldat, absurdité des attaques frontales productrices de montagnes de cadavres inutiles, la litanie des reproches est sans fin. « Ce n'était pas la guerre, mais du meurtre [...]. Les armées allemandes sont entrées dans notre pays comme un couteau chauffé au rouge entre dans le beurre. Pour freiner leur mouvement, on n'a pas trouvé mieux que d'inonder de sang la lame de ce couteau » (Nikouline). L'Allemand ? Infiniment supérieur ! « Ils étaient instruits, bien équipés, bien nourris, bien entraînés. Ils devaient gagner cette guerre » (Guenatouline). « Nous ne savions pas faire la guerre [...] et nous avons gagné sans avoir appris à la faire » (Volynets). « Si les Allemands avaient traité les Soviétiques de la même manière qu'ils ont traité les Français par exemple, ils auraient gagné la guerre » (Trapitsyn). Un peuple héros ? Mais combien de mutilations volontaires, de désert-

teurs, de prisonniers consentants ? Tous les témoins ont vu passer les condamnés à mort des *strafbaty*, ces bataillons disciplinaires où l'on versait les insoumis, les réfractaires, mais aussi les hésitants, les réticents, les épaves nerveusement détruites, abandonnées par une psychiatrie de guerre inexistante.

Tous ceux-là devaient laver leur « faute » de leur sang. Un héroïsme de masse ? Difficile à concilier, nous dit-on, avec la ligne de sécurité des bataillons d'arrêt qui tiraient sur les fuyards, ceux qui reculaient, submergés par la puissance mécanique et aérienne de l'ennemi. « Nous avons plus peur du NKVD et des commissaires que des Allemands » (Nikouline). Et malheur aux prisonniers ! Ceux-là, pour une part, à leur retour en URSS, ont connu le camp de filtration, le goulag, l'ostracisme pendant des décennies. Leurs familles ont été privées des secours de l'État, rejetées dans les marges du système. Pourtant, leur calvaire a été indicible, les Allemands ayant décidé de les laisser périr de faim en s'amusant de les voir s'entre-dévoiler comme des chiens. « Je vais passer une nuit blanche après cette interview. J'ai toujours essayé d'oublier. Vous pouvez imaginer 88 000 cadavres à Deblin ? Et moi je portais ces cadavres. Et peut-être parce que je les ai portés, je suis toujours en vie » (Trapitsyn).

La violence faite au peuple soviétique par ses propres institutions défie l'entendement, dépasse de loin la coercition exercée par le nazisme sur le peuple allemand. L'on s'arrêterait là que l'on en arriverait à comprendre un Qoutateladzé passé sous l'uniforme allemand : « Qui perd, qui gagne, l'Allemagne, l'Union soviétique, ça m'était égal. » Mais le tableau que font ces vétérans n'est pas à sens unique. Sinon, comment comprendre que l'Armée rouge ait brisé le dos de la Wehrmacht ? Comment imaginer que l'arrière ait pu consentir aux sacrifices unimaginables qui lui ont été demandés ? Un des témoins nous entrouvre durant quelques lignes les portes de l'usine de chars de Tchéliabynsk, dans l'Oural. « Je peux témoigner de l'immensité du cimetière ouvrier qui se trouvait non loin de l'usine Staline. Je ne suis pas certain que tous les tankistes soviétiques aient su que leurs machines étaient déjà payées par des morts avant même d'avoir servi »

(Govariou). Comment comprendre les vagues de volontaires devançant l'appel, les millions partis à la mort « parce qu'il le fallait » ? Peut-on imaginer que tout cela n'ait été le résultat que de la seule coercition ? Non, les témoins le disent tous. L'élan patriotique a été immense. L'on s'est porté volontaire en masse, hommes et femmes, pour la Russie, pour l'Union soviétique, souvent pour les deux mêlés.

Les témoignages sont traversés de personnages lumineux. Le sergent ukrainien qui protège ses camarades juifs. Un autre sergent, lui aussi ukrainien, qui nettoie une église profanée avec une armée de petites vieilles. Un caporal qui déserte pour cacher et nourrir des femmes allemandes et leurs enfants. Des commissaires politiques profondément humains, à l'écoute de leurs hommes. La piétaille communiste des *partorg* et des *komsorg*, adolescents dont l'espérance de vie ne dépasse pas quelques semaines et dont on s'écarte parce qu'on les sait condamnés à mort. Ainsi de Roman Kotliar fauché à 19 ans lors de sa première offensive. « Il n'aura fait la guerre qu'une journée », constate son frère Léonid. Et puis cette machine de guerre hitlérienne qui s'écroule, ces « Fritz » qui détalent à toutes jambes, cette efficacité enfin trouvée, ces généraux meilleurs que ceux d'en face pourtant réputés sans égaux, les Rokossovski, les Govorov, les Tolboukhine, tout cela vient compliquer un tableau qui ne peut décidément pas être univoque.

Pourquoi l'Union soviétique a-t-elle gagné ? La question les a tous fait rentrer en eux-mêmes. Était-ce une guerre juste ? Certes oui : le mal nazi était pire encore que le mal stalinien. L'unanimité se fait sur ce point. Elena Bonner évoque avec douleur le sacrifice de l'intelligentsia des villes, ces jeunes gens de 18 à 25 ans qui ont péri en masse et à qui l'on doit la victoire. D'autres réponses font l'économie des larmes mais n'en sont que plus brutales. Nous avons remporté cette guerre barbare – la plus barbare de toutes les guerres barbares de toutes les histoires – parce que nous étions nous-mêmes des brutes avilies par le régime communiste. Tel est le message simple et évident d'Anatoly Guenatouline, le petit berger bachkir, orphelin affamé depuis l'enfance, battu, humilié :

« On nous avait cassé toute joie de vivre, tout amour de la vie. Le sacrifice n'était-il pas ainsi plus facile pour nous ? Qu'avions-nous à perdre ? Dès l'enfance, on était prêts, habitués à ça. »

La douleur des témoins est immense, à l'image de celle de la majorité des vétérans. Pour les Occidentaux, leur parcours défie la raison. Ces hommes et ces femmes sont les survivants d'une période monstrueuse qui, de 1918 à 1939, a tué plus de 15 millions de Soviétiques. Depuis leur naissance, ils ont vu la guerre civile, la dékoulakisation, la collectivisation des terres, la famine de 1932-1933, l'industrialisation forcée, les grandes purges de 1937-1938. Leur niveau de vie était celui d'un tiers-monde, le régime qui les gouvernait, l'un des plus cruels qui aient jamais été. L'armée les brutalisera autant que la société les avait brutalisés eux et leurs parents. Ces hommes et ces femmes ont été marqués à jamais par ce qu'ils ont vécu. Beaucoup ont sombré dans l'alcoolisme, le banditisme, l'apathie, le cynisme. La majorité a refusé de voir ses crimes en face, en se cachant derrière les crimes nazis, plus grands encore.

15 millions dans l'entre-deux-guerres. Puis encore 25 à 30 millions de cadavres entre 1941 et 1945... Pas une famille n'a été épargnée par le carnage, qu'elle vive au fin fond du Caucase ou de la Sibérie. La tranche d'âge 18-23 ans a été littéralement saignée. « De mon université, nous avons été 209 à partir, 30 à revenir. Et c'est à cause de ça que j'ai décidé d'écrire. Il fallait que quelqu'un écrive sur ces 179 qui ne sont pas revenus » (Al'). « Quatre ans après les faits, mes beaux-parents m'ont appris la mort de leur fille durant le siège de Leningrad. Morte de faim avec notre bébé. Je suis devenu un peu fou. J'ai été interné deux mois à l'Institut neuropsychologique » (Trapitsyn). Les corps sont meurtris, mutilés, malades, les esprits enfiévrés par l'insomnie, les cauchemars, le ressassement. « Que le lecteur sache qu'il ne s'est pas passé un seul jour de ma vie sans que je repense [à cette abominable guerre], ou le soir avant de dormir, ou le matin juste en me réveillant » (Govariov). « Si un militaire n'a jamais été blessé, ça signifie qu'il n'a jamais participé aux combats...

Impossible d'avoir traversé cette guerre sans avoir été touché par une balle ou un éclat » (Nikouline).

Après guerre, les vétérans « se sont tus parce qu'ils avaient été brisés... L'émigration intérieure est devenue notre seconde nature » (Nikouline). « La majorité n'a jamais réussi à revenir à la normale. Beaucoup de vétérans sont morts d'alcoolisme » (Guenatouline). Les idéalistes, les vrais communistes ont disparu au feu. « Seules survivaient les personnalités fortes et brutales... Comme, avant guerre, les plus travailleurs, les plus intelligents, les plus cultivés étaient fusillés, de la même façon, dans la guerre, ceux-là étaient éliminés mais avec des formes encore plus directes et plus abominables » (Nikouline). « Nous avons été mutilés spirituellement. Nous n'avons pas connu l'adolescence ni même la jeunesse. Après la Prusse-Orientale, après la Poméranie, après ce que nous avons fait à ces femmes allemandes, nous n'avons plus la capacité de vivre un premier amour. La guerre nous a rendus horribles » (Guenatouline). À cette jeunesse brisée, Staline a pu imposer les nouveaux tourments de la « glaciation » des années 1945-1953. Quant à la reconnaissance du régime, la plupart des vétérans ont su à quoi s'en tenir en méditant l'affaire de cette île carélienne de Valaam où, en 1950, pour ne pas gâcher le paysage des villes soviétiques, ont été déportés tous les *samovary*, les anciens soldats sans jambes et sans bras. Une grande partie de ces hommes-troncs sont morts pendant le premier hiver, dans les conditions sanitaires effroyables, sans électricité et sans chauffage. Parmi eux, il y avait de nombreux Héros de l'Union soviétique. « Tous, avec nos décorations, nos médailles, nos chevrons, nos épaulettes, nous sommes devenus zéro [...]. Nous sommes devenus des lavettes, des chiffons avec lesquels on pouvait laver le plancher [...]. Il y a eu beaucoup d'exemples de courage militaire mais très peu de courage civil » (Pomeranz).

Un problème en apparence de peu d'importance fait réagir tous les vétérans ici présentés. Selon les tenants du mythe de la Grande Guerre patriotique, les hommes montaient à l'assaut – et mouraient – en criant « *Za rodinou za Stalina!* » (« Pour la patrie et pour Staline ! »). L'affirmation provoque le rire, les larmes, la

colère de nos interlocuteurs. « Ces vétérans qui vous disent aujourd'hui qu'ils hurlaient "Pour Staline, pour la patrie !", ils mentent ! C'est maintenant qu'ils le hurlent ! » (Bonner.) En réalité, le cri de guerre général, tous en sont d'accord, c'était... « *Mat!* » (« Ta mère ! »).

« La guerre a démontré d'une manière extraordinaire toute la monstruosité du système bolchevique » (Nikouline). Et la monstruosité de son chef, Staline. Tous ceux qui sont ici interviewés reconnaissent cependant que si le régime a réussi une chose, c'est de gagner cette guerre. « Il y a une certaine analogie entre l'économie soviétique et la propagande soviétique. En temps de paix, toutes deux chôment. Chaque effort pour les stimuler, les secouer, est voué à l'échec. Mais du fait de la guerre, réchauffées par le patriotisme, elles se sont comportées de façon extraordinaire, ont accumulé des performances extraordinaires » (Pomeranz). De même, la haine de Staline se mêle de sentiments plus ambigus. « Quand il est mort, quelle joie ! J'étais alors au bain depuis quatre ans. Mais, en même temps, je savais que cet homme que je détestais tant avait supervisé toutes les opérations militaires de très près. Il avait des capacités de travail extraordinaires [...]. On ne peut pas ignorer son rôle dans la victoire » (Al'). « On se mentirait à soi-même si l'on ne mentionnait pas les talents de Staline [...]. La Grande Guerre patriotique, c'est son infamie et c'est sa gloire » (Zakharov).

Le prix payé pour la victoire n'a-t-il pas été trop lourd ? La réponse du philosophe Grigory Pomeranz est radicale. « Était-il possible, après les pertes monstrueuses de 1941 et 1942, d'aller jusqu'à Berlin ? Oui, c'était possible et nous l'avons fait. Mais nous l'avons fait au prix d'une profonde déformation de l'âme nationale, nous l'avons fait avec l'aide des fantômes ressuscités de Batu et de Gengis Khan. Ce genre de victoire est une boisson de sorcière. Et le peuple qui l'a bue en sera longtemps empoisonné. » Guenatouline, l'ancien berger bachkir, répond plus catégoriquement : « Est-ce que nous avons vraiment gagné cette guerre ? Non, en vérité, je ne crois pas. »

Au lecteur français, maintenant, de faire son travail de mémoire.

La Grande Guerre patriotique a engendré une somme de crimes, de deuils et de souffrances qui défient le sens commun. 25 à 30 millions de Soviétiques sont morts. Hachés par la mitraille, tués par la faim, le froid, la maladie, le travail forcé, fusillés par les SS, gazés, pendus, brûlés vifs dans les 60 000 villes, bourgs et villages rayés de la surface du pays par une armée allemande largement unie, plus personne n'en doute maintenant, dans la vision exterminatrice de son Führer. 25 à 30 millions de Soviétiques : soixante à quatre-vingts fois les pertes américaines ! Sur les 5 millions de soldats de l'Axe tués durant la guerre (Allemands, Roumains, Italiens, Hongrois), 4 millions l'ont été par l'Armée rouge. Si le débarquement en Normandie a réussi, c'est bien parce que le meilleur de la Wehrmacht était immobilisé à l'Est dans une mortelle étreinte. Qui niera que nous devons en bonne partie la victoire aux sacrifices d'*Ivan* ? Et la liberté à la chance d'appartenir à une nation située sur cette pointe de l'Europe à portée de la puissance américaine ? Un Polonais, un Balte ne peuvent voir les choses ainsi. Pour eux, la victoire n'est qu'un changement d'occupants, la peste qui remplace le choléra. Depuis l'effondrement de l'Union soviétique, les peuples libérés-occupés par l'Armée rouge renvoient dos à dos Hitler et Staline, font entrer « leurs » SS dans les cimetières nationaux, déboulonnent les statues des héros de la Grande Guerre patriotique, comme à Koutaïssie, en Géorgie, en décembre 2009. Le mythe, avons-nous dit, est attaqué par la périphérie. Avec l'appui de l'Europe qui, en plusieurs occasions, a déclaré équilibrés les plateaux de la balance entre nazisme et communisme. Ainsi, en 2009, le parlement de l'Union et l'assemblée de l'OSCE ont proclamé le 23 août – en référence au pacte germano-soviétique de 1939 – journée de commémoration « des victimes des régimes totalitaires ».

Les Russes prennent fort mal ces attaques contre leur mythe. 30 millions de morts, pour arrondir, à passer par pertes et profits ! Le traumatisme sans pareil est ravivé par l'absurde : Vous êtes morts pour une mauvaise cause, dit-on maintenant de Tallin à Paris. Presque aucun de nos témoins ne souscrit à ce

